

Chers amis,

Nous y sommes. Et comme il se doit, ne pas y être n'était pas une option. Pour tous ceux qui ont commencé à la vivre ensemble, quelle aventure ! Une invitation de plus au voyage, dans les méandres de la création contemporaine d'un pays qui a longtemps été décrit par la presse française comme un pays fantôme, dénué de culture et qui refuse encore parfois d'offrir la possibilité aux autres de se faire mieux connaître. Je me pose une question : pourquoi de plus en plus de gens s'intéressent-ils à ce pays qui a été capable de produire et qui produit toujours parfois, autant de souffrances ? Je crois que la Biélorussie possède quelque chose de particulier dans sa capacité à pousser les gens à se surpasser. Elle nous laisse souvent face à nous mêmes, face à notre capacité ou notre incapacité à aimer, à partager, à endurer, encaisser, continuer, quoi qu'il arrive. Quelle que soit l'activité que l'on voudrait développer, qu'elle soit artistique ou pas, il arrive toujours ce moment où nous devons mesurer la sincérité et la qualité de notre engagement ainsi que la justesse de nos raisonnements. Pourtant, tous ceux qui ont été en Biélorussie le disent : « Nous avons rencontré des gens formidables », bons, gentils, chaleureux, dévoués, capables de vous accueillir en posant leur salaire du mois sur la table, vous faisant croire, pour quelques heures, ou pour quelques jours, que vous avez une réelle importance en ce monde. Combien de fois, y compris depuis le début de la dictature, n'avons nous pas été envahis par un immense sentiment de liberté en nous promenant dans les rues de Minsk ? A ceci près que la notion de liberté n'est pas toujours équivalente à celle de démocratie, que les gens qui se sentent « libres » ne sont pas toujours des démocrates, et que certains d'entre nous ont déjà pu avoir l'occasion de le vérifier à leurs dépens. Certains de nos voyages ont pu encore nous donner le sentiment que nous avons pris une machine à remonter le temps, qui nous projetait de façon inattendue au royaume de l'enfance : c'est à Minsk, ou ailleurs en Biélorussie, que certains d'entre nous se sont découverts encore capables de fous rire, d'espièglerie ou d'une curiosité sans borne ; c'est à Minsk, ou ailleurs en Biélorussie, que certains d'entre nous ont pu avoir le sentiment que la vie devenait intéressante, intensément vécue, et que nous avions cette chance d'être comme des explorateurs dans un monde fantastique, à arpenter des sentiers, pas toujours battus et aux destinations improbables. Le passé de l'Europe y est aussi au rendez-vous, mais parfois profondément enterré sans pierre tombale. Au détour d'un chemin, on apprendra que telle pelouse bien tondue est un ancien cimetière juif, que tel jardin d'enfant recouvre un ancien ghetto exterminé en 1943, que telle autoroute recouvre désormais un charnier qui fut rempli d'intellectuels ou d'écrivains qui avaient rêvé, eux aussi, d'un monde meilleur. Des

centaines d'Ouradour sur Glane, des dizaines de Verdun, un Tchernobyl, beaucoup de responsables, mais jamais de coupables. C'est encore à Minsk, que certains d'entre nous ont pu réapprendre à grimper aux arbres. Il faut dire que lorsqu'on se retrouve coincé entre des manifestants et le cordon de forces spéciales qui a reçu l'ordre de les charger, cela revient vite, l'habilité à prendre un peu de hauteur sur les événements. On grimpe, et on ne se pose pas de questions.

Je me souviens de cette époque où tout, en Biélorussie, était intéressant. Où il régnait dans certaines villes une atmosphère électrique. Les gens possèdent souvent une énergie à nulle autre pareilles lorsqu'il s'agit de survivre. Alors on y retourne. On veut le vivre encore. On se dit que la brutalité et la violence à laquelle on assiste par ailleurs est encore suffisamment acceptable pour qu'on puisse l'endurer, passer outre : regarder un milicien dans les yeux et éviter la sanction en sortant son passeport, quel acte d'héroïsme pour qui sait qu'il n'aura pas à rester.

On voudrait pouvoir faire quelque chose d'intéressant avec tous ces gens bourrés de talent que l'on rencontre et qui ont également l'art de nous faire croire qu'ils nous aiment. Et puis, au bout du dixième voyage, cela commence à devenir plus compliqué. Il y a même un moment où cela devient inévitablement douloureux. La magie s'estompe et le cours des choses commence à s'inverser. Les moments de bien être et de chaleur humaine cèdent le pas aux petites vacheries, les grands idéaux aux considérations bassement économiques, la lutte pour la liberté aux questions de pouvoir. Rien qui ne puisse concerner des questions de grande politique. Oui, vous vivez bien une expérience extraordinaire, mais par quelque bout que vous preniez le problème, cette expérience, vous ne la vivez pas en démocratie. Mais vous continuez, jusqu'à ce que quelqu'un de réellement bienveillant vous dise : « mais tu n'as pas encore compris que tu n'es pas capable de travailler dans ce pays et que c'est un compliment ? »

Le mur a bien l'air d'être là, sous vos yeux. On vous en parle et vous y croyez. Il vous semble qu'il est fait de béton armé, mais c'est un leurre, un discours magique, une image censée tout expliquer. Il n'existe aucun mur apparent. S'il en existait un, ce serait celui, lisse et transparent, de l'implicite et du mensonge, que tant d'artistes et d'intellectuels de Biélorussie se sont déjà efforcés en vain d'ébranler. Que l'on pense à l'écrivain Ales Adamovitch, seul, face à un tribunal soviétique, dénoncer les crimes de Staline ; que l'on pense à l'écrivain Vasil Bykaù qu'on a cru mort au combat et qui pouvait écrire « La traque » en allant se recueillir

sur sa propre tombe ; à Svetlana Alexievitch qualifiée d'agent de la CIA pour avoir écrit *La Supplication* ; au cinéaste Iouri Khatchevatski, passant cinq mois à l'hôpital après s'être fait molesté par des inconnus dans la cage d'escalier de son immeuble pour avoir tourné « Un président ordinaire » ; au metteur en scène Mikola Piniguine montant sur la scène du théâtre national pour faire un bras d'honneur aux représentants du ministère de la Culture en récitant un poème en biélorussien ; aux hommes et aux femmes politiques « disparus » ou aux historiens et aux journalistes victimes d'accidents de voiture. Vous vous faites du souci pour ces gens qui parviennent encore à avoir un courage politique, à rendre explicite ce qui est implicite. Mais quelqu'un vous réveille de votre torpeur en vous donnant une bonne claque dans le dos : « Alors, qu'est-ce que vous en avez de la chance d'être amoureuse d'un pays où les gens sont si tolérants ! » Tolérants, certes, mais ne trouvez-vous pas bizarre qu'on ne nous dise jamais tolérants à quoi ou envers qui ?

Peu à peu, vous vous mettez à chercher les failles. C'est finalement votre métier : chercheur. Alors vous faites ce que vous savez faire le mieux, vous explorez. Vous tâtonnez sur la paroi lisse du « mur » des mensonges et des non-dits à la recherche de n'importe quelle petite brèche. Avec le temps, il vous semble que vous êtes devenu une sorte d'expert dans la recherche de la moindre petite cavité : ces petits interstices au sein desquels il peut même vous arriver d'avoir envie de vous réfugier, comme c'est par exemple le cas lorsqu'un artiste ou un intellectuel de ce pays accepte de vous ouvrir sa porte, juste pour le plaisir d'avoir quelqu'un à qui parler, quelqu'un avec qui partager une tasse de thé ou quelques carrés de pomme radioactifs. Quelqu'un qu'on peut inviter à fumer aux toilettes de la bibliothèque, car c'est encore dans les toilettes des bibliothèques et des archives qu'on peut le mieux se parler en biélorussien.

Loin de la brutalité du monde, vous devenez alors le témoin privilégié d'un texte unique, prononcé pour vous, et dont certaines saillies resteront à jamais gravées dans votre mémoire :

« L'art, c'est tenir un miroir devant la gueule du temps », dit le metteur en scène Mikola Piniguine.

« Lorsque Moïse est arrivé sur le Sinaï, Dieu lui donna 11 commandements. Le onzième était : *Tu n'auras pas peur !* », dit le documentariste Iouri Khatchevatski.

« Jeunes filles, il faut apprendre à fermer vos sacs, car le problème n'est pas qu'on pourrait vous prendre quelque chose, mais qu'on pourrait vous y glisser quelque chose », pouvait conseiller Vasil Bykaù.

Ou bien encore, cette bribe de texte, qui pendant longtemps, ne nous est pas parvenue :

« Une intelligence complexée tente de contrôler tous les intellectuels libres, toutes les initiatives culturelles, sociales et économiques ; l'homme, en Biélorussie, menace régulièrement le caractère précieux de la culture et de la démocratie européennes. (...). Dans ces conditions, nous, groupe d'intellectuels biélorussiens, gens d'art et de culture, manifestons nos choix fondamentaux en matière de liberté de création, de non-conformismes intellectuel et culturel, de défense des trésors de la culture et de la civilisation européennes avec leur message précis : la liberté. Dans la situation actuelle, nous n'avons pas d'autre moyens de défendre et de renforcer ces principes que notre détermination, notre soif de liberté et notre foi en la manifestation et l'expression libres de la création humaine. Dans notre lutte pour la liberté en Biélorussie, nous croyons profondément en la création ainsi qu'à l'avenir démocratique de notre pays dans la communauté européenne. Nous nous tournons vers les intellectuels, les gens d'art et de culture de tous les pays européens et les appelons à manifester leur aide à cette déclaration et à la signer pour et au nom de la Biélorussie et de la liberté européenne ».

Cet extrait de texte porte le nom de « déclaration pour la liberté » ou de « Charte 97 ». Ce qui signifie qu'il a été écrit en 1997. Au cours de la décennie qui s'est écoulée depuis son écriture, les signataires de cet appel ont souvent été contraints à l'exil, se sont vus destitués de leur poste, censurés par les médias d'Etat, par les lieux conventionnels, parfois contraints d'abandonner leur art pour survivre en se faisant vendeurs sur les marchés, ouvriers à l'usine ou sur un chantier. D'autres ont vécu « l'expérience intéressante » - pour faire référence au titre d'un article du journaliste Andreï Dyn'ko, de se faire arrêter, emprisonner, ou de se faire simplement molester, car ces fortes têtes-là devaient apprendre à ne plus signer n'importe quel papier, à se taire, et réapprendre à avoir peur. Tous ont été diffamés.

Novembre 2007. C'est dire à quel point, ce soir, nous avons de la chance. Nous sommes là pour voir la bouteille que les signataires de cette déclaration, artistes, intellectuels, journalistes, ont jeté à la mer en Biélorussie il y a dix ans, atteindre enfin un port en France. Ce soir, la Maison d'Europe et d'Orient, inaugure un centre culturel libre de

Biélorussie, un rivage, en quelque sorte. Une invitation au voyage. Un voyage pour lequel on aimerait bien pouvoir obtenir son visa. Un voyage qu'on aimerait réaliser en ayant les moyens d'atteindre notre destination. Un voyage qui débute de façon symbolique par une première rencontre avec l'un des signataires de la Charte, l'architecte et plasticien Artour Klinaù. Un survivant, en quelque sorte. Sa présence parmi nous n'a été rendue possible que grâce à la mise en œuvre de solidarités associatives qui dépassent le cadre hexagonal. Un voyage qui ne peut donc s'organiser sans dialogue à l'échelle européenne. Peut-être pourrions nous, à notre tour, lancer une bouteille à la mer, en espérant qu'elle parvienne à s'échouer un jour sur un rivage biélorussien : « Voudrions vous rencontrer. Stop. Même si vous parlez biélorussien. Stop... ». On aimerait toutefois que notre bouteille surnage maintenant un peu plus vite que la biélorussienne, car qui sait si dans dix ans, nous serons encore capables, comme le suggérait le metteur en scène Mikola Piniguine, de tenir un miroir face à la gueule du temps.

Virginie Symaniec